



L'agrapfe

Portrait ■

Dans « Mes forêts », il y a...

Dans les pages de son dernier recueil - qui lui a valu une inscription historique au programme du baccalauréat de français -, Hélène Dorion entonne les charmes des forêts séculaires, pleure les dérives du monde apatriote et, d'un geste, entrouvre le bosquet de ses courants intérieurs. Une ode à « l'insoutenable légèreté de l'hêtre »...

Campus ■ Villejean's gossips...

Brève incursion dans les déboires étudiantins et autres bruits de couloirs signés Rennes 2 : explosion du prix de notre « gasoil neuronal », files d'attentes à rallonge aux abords du Crous, camping à la présidence et ouvrages académiques refourgués à la pelle... Bienvenue dans le microcosme Rennes 2 !

Trajectoires ■ La Poste mise en déroute par le « facteur numérique »

A écouter son PDG, malgré l'effondrement des flux de courriers depuis l'apparition du numérique, La Poste n'est pas à l'agonie. Pourtant, de nombreuses plateformes de tri ferment leurs portes ou sont menacées de liquidation, laissant pléthore de salarié·es sur le carreau. A la PIC de Rennes, difficile de prendre le pli des nouvelles cadences de travail...

Credits : Yuna



Financé par la
cvec

0,00 €



lagrufejournal@protonmail.com



@lagrufejournal



lagrufejournal.com



Local B302

Un voyage Halluciné Exposition à partir des bandes dessinées de Philippe Druil- let et d'images de Dimitri Avramoglou

Dans le cadre du Mois de l'imaginaire, en partenariat avec la librairie Critic et les Bibliothèques de l'Université Rennes 2. Entrée libre

Tirée du spectacle *Un Voyage Halluciné* du groupe de musique électronique Zombie Zombie, cette exposition vous invite à découvrir les images futuristes de Philippe Druillet et Dimitri Avramoglou. Conçue sur mesure par l'Antipode et la Bibliothèque Antipode, en collaboration avec les Éditions Glénat et Valentin Fontaine, cette exposition met à l'honneur leur travail et explore les codes et les imaginaires de la science-fiction d'hier et de demain.



Plus d'informations sur la page web du service culturel de Rennes 2.

Queermaginaires 2023 – Un zine et sa soirée de lancement !

Cette année, les Queermaginaires prennent la forme d'un appel à contributions de plumes LGBTIA+. Le thème : Nos mondes queer.

Les mondes imaginaires restent encore largement cis, hétéro et

anatonomés. On réinvente plus facilement la technologie que la famille ou les relations sociales, dans les romans comme dans les mentalités. Pourtant, de fait, nombre de personnes queer doivent inventer leur façon de fonctionner en société. Ce zine ouvert à tous les types de textes a pour but de rassembler ces savoirs et ces rêves et de les diffuser.

La soirée de lancement aura lieu le 21 octobre 2023 de 18h à 22h (entrée libre, ouverte à tous.tes). Au programme : rencontres, lectures, sériographie... Rendez-vous au centre Iskis, 6 rue Saint-Martin (35 000 Rennes)



Contact : Rafa ou Lou pour Iskis (pleursdejoie@proton.me ou contact@iskis.org)

L'équirière, ressource- rie sportive solidaire

L'équirière, ça vous parle ? Née de la volonté de rendre le sport et l'aventure accessibles à tous.tes, la ressource-sportive voit le jour en 2021 à l'Hôtel Pasteur, avant d'installer une boutique pérenne rue de la Donelière. Depuis cette rentrée, le nouveau local de L'équirière se situe au 24 Av. Jules Maniez à Rennes (quartier La Courrouze), pour plus d'espace



et d'accessibilité ! N'hésitez pas à y faire un tour, l'équipe est au top !

Deviens bénévole au Festival Marmaille

Du 18 au 25 octobre, le festival revient avec des créations et des spectacles à découvrir dès le plus jeune âge (théâtre, danse, ciné-concert).

Différentes missions de bénévolat sont proposées par l'équipe de Lillico et du festival sur Rennes : accueil du public, contrôle des billets, aide technique... Pas besoin d'expérience mais, si tu en as, iels prennent aussi !

Devenir bénévole est un moyen précieux de faire un premier pas dans l'engagement associatif et de profiter de la saison culturelle autrement. Si tu as quelques heures de libre ou quelques jours, viens prends donc contact avec iels !



Plus d'informations sur lillicojeunepublic.fr et la page Instagram de l'association.

Besoin d'acheter des bouquins ?

Rappelez-vous : à l'occasion du budget participatif 2023 de l'université, la mise en place de « chèques livres » d'un montant de 20€ était votée pour permettre un accès facilité à l'offre culturelle pour les étudiant.e.s en situation de précarité. Pour en bénéficier, il suffit de remplir les conditions et de faire une demande auprès du Service Vie Étudiante (SVE). Voir conditions sur la page du SVE.

4

Tribune Association La Cloche
**La Cloche n'a jamais eu autant
besoin de votre soutien !**

6

Portrait Mattéo Bacro
« Mes Forêts »

8

L'Écho Kévin M.
Rennes 2030

10

Campus
Mattéo Bacro & Julien Clément
Précarité étudiante

12

Culturons-nous Élise Pinçon
**Barbie : féministe ou
feminist-washing ?**

13

Culturons-nous
Kenoc'ha Le Bourhis
Quand l'art nous parle

14

Trajectoires Jean L.-G.
Grève à La Poste de Rennes

18

Antithèse Mattéo Bacro
Résurgence libertaire ?

22

Oratorium Élise Pinot
**Succinte introduction au
lesbiannisme politique**

25

Confluences Elisabeth Tham
**Kungen och Presidenten (och jag)
Le Roi et le Président (et moi)**

26

Focale @ryan__bcr,
@maxime_sdlr, @whoslouison
Souvenirs

28

Dessins @egg.eyes.graphicstudio
StoneValley2

Édito

Il y a cette question qu'Elisabeth, étudiante suédoise à l'université, se pose (p. 25). Puis il y a, plus profondément et à mesure que ses lignes déroulent, un étonnant portrait de l'ontologie du monarque nous renvoyant simultanément au président Macron. Si ce dernier a livré cette phrase en 2015 au journal Le 1 : « Dans la politique française, cet absent est la figure du roi », ne sommes-nous pas légitimes de lui revêtir librement les costumes du tout-puissant sans friser l'anachronisme ? Depuis son « là-haut » suspendu aux fils du pouvoir, qu'envisage-t-il comme horizon social alors que la précarité étudiante embrasse tristement l'exponentielle (p. 11), que les corps de travailleur·euses s'épuisent de processus rationalisant (p. 14) et que la solidarité croule

sous la pression financière (p. 4) : on ne s'y trompera pas, sa fine duperie politique relève plus d'austérité sociale que d'un significatif progrès. Mais de garde, bien mal appréhendé serait d'imaginer les foules résignées. Au contraire, elles s'organisent, créent, actionnent, et par leur pugnacité construisent des luttes jusqu'aux périphéries de leurs espaces. A l'orée des forêts estriennes érigées en maquis, c'est dans cet esprit qu'Hélène Dorion conduit une révolution silencieuse conjuguant les grâces du conifère aux indifférences de ses congénères (p. 6). Des mots enchevêtrés pour déplier le monde et mieux l'affronter, une devise pour seule épée ■ **L'agrafe, d'encre et d'idées.**

La Cloche n'a jamais eu autant besoin de votre soutien !

Présente à Rennes depuis septembre 2020, l'association **La Cloche agit contre l'exclusion des personnes en situation de précarité en donnant à chacun-e les possibilités de créer du lien social de proximité pour que tous-tes puissent s'épanouir librement et être acteur-ices d'une société plus inclusive.**

L'association met en place le **programme du Carillon, un réseau de commerçant·es solidaires qui ouvrent leurs portes à des personnes en situation de précarité** pour proposer des services du quotidien ou des produits « suspendus », c'est-à-dire offerts par les clients ou par les commerçant·es eux-mêmes. Deux fois par semaine, nous allons à la rencontre des personnes dans la rue pour discuter, partager un café, un thé, informer sur les activités de l'association ou orienter les personnes vers des services adaptés à leurs besoins. Pour créer du lien social, nous organisons des ateliers de « faire-ensemble » (cuisine, théâtre, jeux extérieurs), pour donner l'occasion de se rencontrer dans des environne-

ments accueillants où chacun·e peut participer et contribuer, peu importe sa situation ! MAIS, comme vous l'avez peut-être entendu dans les médias ces derniers jours, de **nombreuses associations traversent aujourd'hui de lourdes difficultés financières, et La Cloche n'est pas épargnée**. Si vous le pouvez et le souhaitez, vous pouvez faire un don à La Cloche pour nous permettre de maintenir nos actions de terrain tout en restant indépendant·es.

Pourquoi donner à la cloche ?

En faisant un don à La Cloche, vous permettez à l'association de poursuivre des actions de lien social dans ses territoires d'implantation. Ateliers cuisine pour reprendre le pouvoir sur son alimentation et retrouver le plaisir de cuisiner et de partager des repas, jardinage pour participer à la végétalisation de son quartier ou encore radio et théâtre pour extérioriser et développer sa créativité, tout est possible avec La Cloche ! Voici quelques infos pour comprendre l'importance de la création de lien social, que l'on soit en situation précaire ou non : 83 % Des personnes se sentent plus à l'aise avec les



personnes qu'elles croisent, qu'elles aient un domicile ou non, depuis leur prise de contact avec La Cloche. 73 % Des personnes ayant connu une situation de mal logement ou de grande précarité se sentent moins seules, moins isolées depuis leur prise de contact avec La Cloche. « Dans les activités de La Cloche comme la radio, la chorale, ce qui est important c'est ce qu'on fait ensemble. Ça permet de voir que les personnes sans abri sont des gens comme tout le monde : elles ont des idées, des besoins, et surtout la même envie de s'amuser. Une personne sans abri, ça reste une personne. »

Gilles, ambassadeur La Cloche Ile-de-France.

Pour nous soutenir, vous pouvez :

- Faire un don, unique ou mensuel. Rendez-vous sur le site internet www.lacloche.org dans la rubrique « Faire un don ». Vous pouvez faire défiscaliser ce don à hauteur de 66%.

- Devenir bénévole et participer à nos activités pour créer du lien avec vos voisins·es sans domicile, ou encore animer un atelier
- Consommer solidaire chez les commerçant·es de notre réseau Carillon et en parler dans les commerces de proximité que vous fréquentez !
- Partager notre appel à vos proches et nous suivre sur les réseaux sociaux : Facebook – La Cloche Bretagne et Instagram – @laclochebreizh

Pour nous contacter :

Mail : rennes@lacloche.org

Téléphone : 07 49 02 13 97

« Mes forêts »

Hélène Dorion s'enracine dans le paysage littéraire francophone

Hélène Dorion naît en 1958 à Québec, sur les rives du fleuve Saint-Laurent. Après des études de philosophie et de littérature – au cours desquelles elle s'éprend notamment de Camus, Nietzsche, Saint-Denys Carneau ou encore Gatien Lapointe – elle enseigne à l'Université Laval (Québec) et publie dans des revues, prend part à des émissions radiophoniques et autres festivals de poésie. Parallèlement, elle publie de multiples recueils – unanimement salués par la critique – ainsi que quelques romans. Son dernier opus, « Mes forêts » (2021), est inscrit au programme du baccalauréat de français depuis cette rentrée, faisant d'Hélène Dorion la première femme vivante – qui plus est québécoise – à être étudiée sur les bancs des lycées français. L'occasion de revenir sur cette œuvre au lyrisme dépouillé et à la sensibilité désarmante.

Dépouillement et flâneries intérieures

La force de « Mes forêts » réside d'abord dans son dépouillement. Les poèmes qui le composent ne relèvent pas tant de ces fables encodées par un florilège d'ornements et de règles étriquées, que d'un univers d'images librement convoquées. Nulle place, donc, pour la grandiloquence et le lyrisme à outrance ! La ponctuation y est résiduelle sinon inexistante, la rime ne s'impose que dans sa spontanéité, et la métrique est anarchique. **Seules comptent la force des images et la musique des mots.** « Les feuilles / comme des flammes / étreignent le vide / puis tombent / dans la tempête souterraine / l'alchimie de vivre / et de mourir ».

Lire « Mes forêts », c'est un peu comme partir en balade. On se laisse bercer par le ramage, on s'enivre des effluves de sève, on caresse la mousse et l'on s'écorche au contact de l'écorce ; au détour d'un sentier, l'on peut apercevoir un écureuil, une mè-

sange ou un coyote – privilège de nos compères outre-Atlantique.

Mais c'est aussi une invitation à se réapprendre sous l'égide des frondaisons, à silloner son intérieurité : « les forêts creusent / parfois une clairière / au-de-dans de soi ». C'est chercher, à l'orée du paysage, matière à dompter ses états d'âme : « les forêts grincent / et ce gémississement / secoue nos solitudes ». C'est sonder le temps qui passe (« la forêt défriche / en moi tant d'années ») et consentir à la fragilité du monde comme à la sienne propre. « Les brèches / maintiennent la vie dans sa fragilité ». C'est, en somme, **une ode à la vie et à l'opulence d'images qu'elle convoque en chacun de nous**, pour peu que l'on soit enclin à les accueillir...

La poésie contre les turpitudes de l'Époque

Depuis la nuit des temps, d'aucuns fustigent la figure du poète et ses ardeurs chimériques. Ils

l'assimilent tantôt à un illuminé fantasque, tantôt à un déserteur qui aurait fait de la cérité son royaume, habitant un lieu hors du réel qui lui offrirait d'en réchapper. Nonobstant le bien-fondé d'un tel procès, Hélène Dorion n'est résolument pas de ceux-là. Sous les houpiers estriens, **loin de se rendre aveugle à la marche du monde, elle se heurte au contraire aux tourments de son époque,** qu'elle éprouve dans sa chair et face auxquels elle scande ses poèmes.

« il fait un temps

que le cœur ne déchiffre plus »

Elle vitupère ainsi, dans nos sociétés nécrosées par la technocratie, les logiques comptables et réifiantes qui dictent notre rapport au monde : « Il fait un temps d'insectes affairés / de chiffres et de lettres » ; « des chiffres pour ne rien dire / de l'inquiétude qui brûle nos mots / lettres échevelées / bientôt cassées comme pib / nip / fmi ». Plus loin, la poétesse portera l'écho des angoisses qui gangrènent le monde à l'aune de la progression indisciplinée de la technique : « un temps

de pixels et d'algorithmes / qui nous projettent / sur des routes invisibles / avec l'avenir comme promesse / que le vent dévore aussitôt ».

De même, évoquant la spoliation essuyée par les Premières Nations dans son berceau nord-américain, elle déplore que l'on ait « piétiné la terre des uns / volé celle des autres », « arraché des enfants à leurs familles » et « inculqué nos croyances ». Enfin, depuis les futaies séculaires qui l'ont vu naître, Hélène Dorion ne peut que s'horrifier face aux ouragans de feu qui réduisent en cendres les plus tenaces des massifs forestiers, emportant avec eux toute la vie qui y était abritée : « on dirait une bête / prête à tout dévorer [...] de longues allumettes / soudain la flèche / soudain l'embrasement / du cortège redouté ».

Un recueil comme une terre vierge à silloner

Dans la postface du recueil, Bruno Doucet – l'éditeur de l'ou-

vrage – encense « un texte qui n'est pas encore enseveli par les commentaires, étouffé par l'analyse. Une œuvre immédiate, vivante elle aussi, et de notre temps ». Hélène Dorion donne en effet à lire un texte résolument contemporain, dont la structure en mouvements – qui rappelle celle des symphonies les plus élaborées –, la polysémie et le rythme affranchi s'inscrivent dans l'esprit du Temps.

« Mes forêts » se déploie ainsi au fil de la lecture comme **une terre vierge de souillures, non encore cartographiée par les colons érudits de la critique littéraire**. Libre à vous, si le cœur vous en dit, d'y tracer votre sentier, d'emprunter les chemins de traverse ou de vous contenter de l'aperçu qu'offre la lisière. Pour être poète, écrivait Apollinaire, « il suffit que l'on soit aventureux et que l'on aille à la découverte ». ■ Mattéo Bacro

Rennes 2030 :

— Cap sur un Avenir Écologique Prometteur

L'agrafe s'est entretenue avec un élu à la mairie de Rennes ces dernières semaines. L'idée qui a motivé cette rencontre tient dans l'importance que nous autres accordons aux projets dits à « caractère écologique ». Certains des éléments cités ci-après proviennent du discours de l'élu, il en va donc de dire que nous projetons déjà une autre rencontre afin de mesurer quelles auront été les réalisations à plusieurs mois d'intervalle. La ville de Rennes se prépare à une transformation majeure alors qu'elle se lance dans un ambitieux projet visant à devenir un exemple de durabilité environnementale d'ici 2030. Ce projet, centré sur l'écologie, promet de redéfinir le paysage urbain et de placer Rennes en tête des villes européennes engagées dans la lutte contre le changement climatique : « Cap sur un avenir écologique prometteur » indique la mairie.

Transition énergétique en tête de course

L'un des piliers de cette initiative est la transition énergétique. Rennes s'engage à réduire sa dépendance aux énergies fossiles en favorisant les énergies renouvelables et en promouvant l'efficacité énergétique des bâtiments. L'objectif ? Réduire significativement les émissions de gaz à effet de serre. La mythique patinoire de Rennes a par exemple été transformée

en espace pour rollers durant 4 mois. Derrière l'apparente mesure écologique, il se pourrait bien cependant que l'augmentation du coût de l'énergie ait accéléré ce genre de décision. En effet, comme l'explique Tristan Lahais (élu de Rennes métropole au service de la jeunesse et de la culture) à la suite d'une rencontre à l'Hôtel de Ville : « La consommation énergétique est tellement importante pour arriver à une telle température dans un si grand espace, fermer le lieu pendant la période de l'été va permettre de la réduire considérablement ».

La biodiversité urbaine en pleine croissance

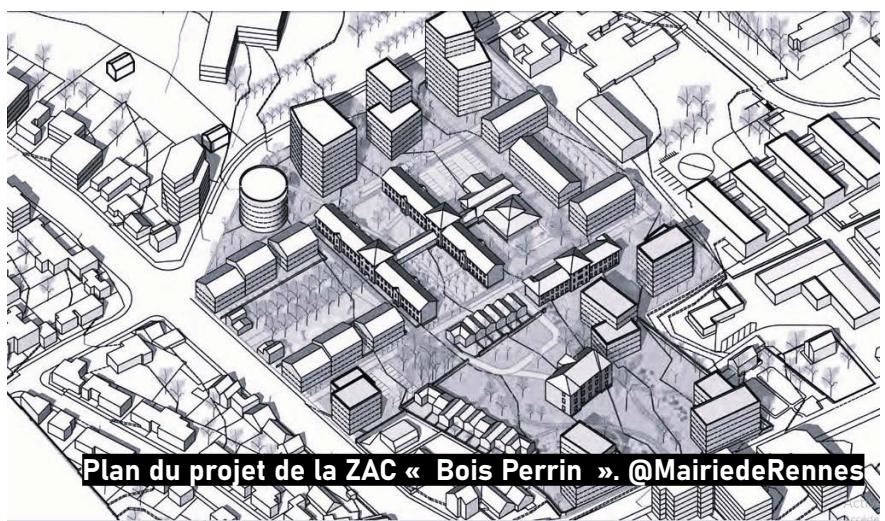
Dans une volonté d'accroître la biodiversité urbaine, la ville de Rennes intensifie la création d'espaces verts, la plantation d'arbres et la préservation

des habitats naturels. Les parcs et les zones de loisirs se multiplient, offrant aux habitants des espaces de détente tout en favorisant la faune et la flore. Le projet « Bois Perrin » en tire son nom, où l'objectif est de transformer l'ancien site hospitalier en un quartier résidentiel avec de nombreux espaces verts telle que la création d'un square et d'un parc.

Il n'est cependant pas question de créer un espace 100% vert mais de répondre à l'équation complexe entre la construction d'habitations et le besoin de verdir les espaces urbanisés.

Mobilité durable au cœur de la transformation

Rennes mise également sur la mobilité durable. La ville investit dans des infrastructures pour les vélos et renforce les transports en commun. Cette



approche vise à réduire les nombreux problèmes de sur-bouchons à Rennes tout en limitant l'empreinte carbone. On peut parler notamment de la création récente d'une seconde ligne de métro ou encore du fait que la ville de Rennes met à disposition 650 vélos disponibles 24 heures sur 24, 7 jours sur 7 dans 55 stations réparties partout dans l'agglomération. Qu'en penser alors que Rennes est en croissance démographique constante, 650 vélos pour 220 000 habitant(e)s, d'autant plus que l'accèsibilité est contrainte par un abonnement ? La question de la gratuité des transports en commun semble donc être un débat plus que d'actualité.

Économie circulaire pour réduire les déchets

L'économie circulaire est une priorité, avec des incitations à la réduction des déchets, au recyclage et à la réutilisation des ressources. La Ville de Rennes tente de minimiser sa production de déchets et de maximiser la réutilisation des matériaux. Elle a mis en place un nouveau système de bacs à poubelles depuis 2017 visant à remplacer les 6 millions de sacs jetables utilisés chaque année. Les bacs de couleur jaune accueillent tous les emballages désormais tous recyclés ou utilisés en énergie.

Participation citoyenne et innovation technologique

Un élément clé de ce projet est la participation citoyenne. Les habitants de Rennes sont impliqués dans la prise

de décision et la mise en œuvre de mesures écologiques. Cette année a lieu notamment la deuxième édition du festival « Nos Futurs », organisé par la Ville de Rennes et dont le principe est « une mise à disposition des Champs Libres envers les jeunes pour leur permettre d'organiser un festival sur la question de la transition écologique », souligne Tristan Lahais.

De plus, la ville investit dans l'innovation technologique, en adoptant des solutions intelligentes pour surveiller et réduire sa consommation énergétique comme l'installation de trackers photovoltaïques sur les stations d'épurations. Ce dispositif permet actuellement une autoconsommation d'électricité jusqu'à 68 % et une autonomie énergétique de la station de 30%.

Rennes une ville verte, dans quelles mesures ?

Le projet Rennes 2030 en matière d'écologie porte en lui l'ambition d'un avenir durable. En plaçant l'écologie au cœur de son développement, Rennes aspire à devenir un modèle pour les autres villes, prouvant ainsi que la transition vers une société durable est envisageable. Cependant, au regard des différentes actualités qui inondent la presse locale d'un certain contre sens écologique, peut-on vraiment percevoir le projet « vert » de la municipalité de Rennes ? En effet, au Sud-Ouest de Rennes, a eu lieu la cession de 3,5 hectares de « terres nourricières » au profit du club du stade rennais pour l'extension de son centre d'entraînement. Les travaux ont débuté cet été malgré la mobilisation du « Col-

lectif de la Prévalaye » et les appels de 9 associations écologistes. Rennes a des projets, des ambitions, et communique régulièrement dessus. Mais la bataille judiciaire que mène la Ville depuis 2019 pour le réaménagement de l'avenue Janvier, et donc l'abattage des Charmes qui s'y trouvent, peut-il lui aussi s'inscrire dans le projet Rennes 2030 ? Rennes 2030 est un projet, Rennes aujourd'hui n'en est encore qu'un sujet. ■ Kevin M.

Sources ■ L'interview de Tristan Lahais sur les enjeux environnementaux et sociaux de la ville ■ 20minutes.fr (projet de fermeture de la patinoire) ■ metropole.rennes.fr (Création d'espaces verts conséquents sur un ancien site hospitalier) ■ www.tourisme-rennes.com (L'offre de la ville sur ses vélos en libres services) ■ metropole.rennes.fr (Ouverture de la ligne B du système de métro à Rennes) ■ www.ouest-france.fr (Nouveau système de collecte de déchets à Rennes) ■ www.okwind.fr (Nouveaux trackers sur des stations d'épurations de Rennes Métropole) ■ Rennes — Wikipédia (wikipedia.org) (Nombres d'habitants à Rennes) ■ www.letelegramme.fr (Projet d'extension du stade rennais) ■ www.letelegramme.fr (Collectif en désaccord avec le projet d'un nouveau stade) ■ www.ouest-france.fr (L'abattage des charmes près de la Gare)

Précarité étudiante

— Élargir les frontières d'une lutte d'intérêt public

Mardi 26 septembre en fin de journée, le campus de Rennes 2 était le théâtre d'une action symbolique visant à alerter sur le mal-logement dont souffre la communauté étudiante, à Rennes plus qu'ailleurs. Un campement de fortune était ainsi monté devant le bâtiment de la présidence, à l'entrée du campus, donnant à l'esplanade de Villejean des airs de bidonville.

Avec un peu plus de 70 000 étudiant.es selon la Métropole, Rennes se place en effet comme « un site-clé du paysage français de l'enseignement supérieur et de la recherche ». Pour autant, les infrastructures et services qu'impliquent une telle présence – les étudiant.es représentent 15% de la population du bassin rennais – sont clairement insuffisants et sont à l'origine de multiples tensions, en plus d'exacerber les inégalités entre étudiant.es.

Déjà, au lendemain de la rentrée universitaire, David Alis – président de l'Université Rennes 1 – lançait un appel à la « solidarité intergénérationnelle » et encourageait les riverain.es à mettre en location leurs biens vacants au profit des étudiant.es, tandis que certain.es se voyaient dans l'obligation d'investir les campings à proximité de leur lieu d'études. Peu après, dans une tribune parue dans les colonnes du Monde (on déplorera que l'article ne soit accessible

qu'aux abonné.es), on pouvait lire : « Nous, présidentes et présidents d'université, appelons à la mise en place d'une allocation d'études pour tous les étudiants ». Curieusement, Vincent Gouëset – Président de Rennes 2 « la rouge » – ne fait pas partie des signataires...

La question du mal-logement n'est qu'un aspect parmi d'autres d'une problématique plus large et en recrudescence : celle de la précarité. Qu'elle soit étudiante ou non, elle prolifère dans un contexte économique et politique impitoyable (la fameuse « fin de l'abondance ») doublé d'une déliquescence du service public avec, en première ligne, l'hôpital et l'éducation. Comme souvent, c'est la société civile qui, contre vents et marées, tente de colmater les fuites d'un navire à la dérive, avec le peu de moyens dont elle dispose (voir la tribune page 4, signée La Cloche). Ainsi, samedi 30 septembre, une mobilisation d'ampleur historique avait lieu dans

la commune de Carhaix (Finistère) pour défendre l'hôpital public de cet îlot rural sur lequel plane la menace d'une fermeture, compromettant l'accès au soin des habitant.es.

Mal-logement, précarité économique, et érosion du service public apparaissent comme les différentes facettes d'un même combat : celui qui nous engage collectivement contre le paradigme néo-libéral et ses effets néfastes sur la cohésion sociale.

■ Mattéo Bacro

Actualités

Maxi coffee Maxi profit

Intercours – heure de collation – cerveau fumant, un peu de répit. Chacun·e se rue vers les distributeurs de caféine si gracieusement installés. Flambant neuf, pimpant, interface numérique, c'est complètement dans l'air du temps. Ce le serait encore plus si les prix étaient indexés sur la précarité étudiante. Mais qu'a-t-on fait aux « bons milliardaires » pour qu'ils nous plument tant que ça ? C'est l'incubrie tarifaire, à Rennes 2, notre gasoil neuronal nous dilapide aussi vide qu'il remplit la bourse de Lavazza. Oui, MaxiCoffee est dorénavant une acquisition du groupe aux 2,7 milliards de chiffre d'affaires en 2022. Alors que l'étudiant·e revêt le costume de la 6ème roue du carrosse, où sont les institutions pour nous défendre des magnats du profit ? Certainement pas ici !

Un Dindon... mais pas pour Noël

On aurait pu croire au sempiternel sarcasme envers nos amie·s véganes mais non, la dénomination de ce joli programme est le fruit d'une initiative intelligemment pensée. Le Dindon, ici, est la figure gallinacée de la livrerie solidaire des bibliothèques de Rennes 2. De la bibliothèque centrale à toutes celles périphériques (dites « de proximité ») est installé un espace dédié aux ouvrages sortis des collections. Une incontournable occasion pour les étudiant·es d'acquérir des objets « rares », gratuitement, d'auteur·rices de toutes disciplines en SHS. Des dons, dis-donc !

Faim dans la file, file sans fin

Des centaines d'étudiant·es crapahutent chaque midi sur leur chemin de Crous déjeunatoire, et sans trembler du mauvais jeu de mots, c'est terrible d'y voir que les années passent et qu'on en est toujours au statu quo. Quinze, vingt, voire

jusqu'à trente-cinq minutes s'écoulent avant d'avaler, pour celles et ceux qui le peuvent, un repas. Alors, n'en déplaisent aux détracteurs à qui la passe décisive pour lancer un « bande de rabat-joie, jamais content » est si bien servie, qu'envisage-t-on avec notre minime heure de restauration ? En s'attelant sérieusement au sujet avec les corps représentants, et surtout avec une ambition forte d'améliorer le service, peut-être qu'enfin les ventres vides ne se refuseront plus le déjeuner, si important soit-il !

Amphithéâtre, carton plein

Quelques semaines de cours écoulées, et c'est déjà un bon bilan de rentrée. Contrairement aux préjugés qui vont qui viennent et n'épargnent pas notre université, on peut se féliciter d'une fac' aux amphis densément peuplés. Si certaines filières séduisent moins le grand nombre, on en note d'autres qui n'ont d'autres choix que d'asseoir les retardataires dans les escaliers. Inconfort de l'arrière-train évident mais enthousiasme de nos profs tout contents ! ■ **Julien Clément**



Barbie : féministe ou feminist washing ?

Le film Barbie, réalisé par Greta Gerwig et sorti en juillet 2023, met en scène la célèbre poupée dans un monde où elle doit affronter le patriarcat incarné par les Ken et ses créateurs : la marque Mattel. Dès sa sortie, celui qui était déjà considéré comme le film féministe de l'année reçoit de vives critiques sur son action dans la lutte pour l'égalité entre les hommes et les femmes.

Le film est considéré dans un premier temps comme féministe car il dénonce le patriarcat, il est nommé et illustré à la minute où Barbie atterrit dans notre monde. Parler du patriarcat dans un film aussi populaire qui touche un public aussi large, c'est déjà permettre à tous ceux et celles qui ignorent le sujet de s'en faire une idée. Le film a alors le mérite de soulever des questions importantes sur le féminisme même s'il ne les traite pas de façon suffisante.

C'est là un des plus grands problèmes de Barbie. **L'antagoniste du film, c'est le patriarcat, mais un patriarcat assez gentil pour un film destiné à un grand public et surtout produit par Mattel.** Il est justement illustré par la marque américaine et les Ken, sauf que ces personnages sont loin de la réalité du patriarcat. Ils ne sont pas violents, ils ne sont pas dangereux, ils sont juste suffisamment tournés au ridicule pour qu'on les trouve drôles et presque attachants.

Au début du film, Mattel essaie de se présenter comme une marque inclusive : on montre au spectateur des Barbies aux physiques et métiers différents, on nous affirme que les Barbies ont permis à toutes les petites filles de se sentir représentées. Pourtant, j'ai grandi moi aussi entourée de Barbies, et elles n'étaient jamais astronautes ou présidentes, mais

princesses ou vacancières. Elles n'étaient jamais représentatives des femmes que je connaissais, mais blanches aux cheveux lisses, clairs et à la taille bien trop fine.

Le film apparaît ainsi comme le fer de lance d'une stratégie marketing astucieuse de la part de Mattel. La marque est tournée au ridicule, mais présentée comme féministe et inclusive prônant la diversité. On a ce qu'on pourrait appeler du « feminist washing », une stratégie qui consiste à utiliser le féminisme comme argument de vente, sans réel engagement pour la cause des femmes.

Même la place de Ken peut être interrogée. Lors de la promotion du film, une phrase revenait en boucle sur les affiches promotionnelles : « She's everything. He's just Ken. » (« Elle peut tout faire. Lui, c'est juste Ken » sur les affiches françaises). Barbie était présentée comme le centre du film, le personnage principal, pourtant Ken lui vole la vedette. Son personnage a une évolution majeure, il a sa propre chanson et la majorité des scènes comiques ou d'action. Au point que c'est seulement la performance de Ryan Gosling qui semble être retenue du public, le désignant comme favori aux nominations des Oscars.

Barbie restera la poupée à vendre coûte que coûte, et le soi-disant film féministe de l'année une géante publicité Mattel. ■ **Elise Pinçon**

Quand l'art nous parle

Plantée au milieu de la galerie principale du musée des beaux-arts de Rennes, je contemple les tableaux qui s'alignent sur le mur. Soudain, un tableau au thème morbide attire mon attention. Sur un fond d'un noir profond, la lumière guide nos yeux au centre du tableau, sur un crâne d'un blanc cassé froid et immobile émergeant d'un amas d'objets divers.

Une vanité

Sur le cartel de l'œuvre, le nom de l'artiste et celui de son intrigante peinture : « Vanité au crâne » de Franciscus Gysbrechts (1650-1680). Ce peintre flamand fut très actif dans la seconde moitié du XVII^e siècle et s'illustre dans l'art de la vanité. Mais qu'est ce qu'une vanité ? Il s'agit d'un type de nature morte évoquant la mort au travers de différentes symboliques.

Contexte de création

L'époque moderne, accompagnée de ses épidémies, de ses famines et de ses guerres européennes constitue le terreau d'une crainte eschatologique. La mort est omniprésente et la vie apparaît plus précaire et fragile qu'elle ne l'est aujourd'hui. Les populations européennes sont en proie à des craintes existentielles qui se retrouvent dans l'art de la vanité.

D'où vient le terme de Vanité ?

« Vanitas vanitatum et omnia Vanitas », affirme l'Ecclésiaste dans le livre éponyme de la bible ; « anité des vanités, tout est vain » traduit Shakespeare dans sa pièce Le Roi Jean en 1623. Vanité, terme tiré du livre de l'Ecclésiaste, présente une connotation catholique. Quel rapport s'établit entre religion chrétienne et vanités ? On cherche, à cette époque un sens à cette vie éphémère : pourquoi vivre si c'est pour mourir ? La croyance se présente comme un refuge idéal et notamment celle de la religion catholique. En effet elle apporte une réponse à cette peur existentielle : le Salut. La vie sur terre n'est vécue pour rien d'autre que pour préparer sa vie éternelle dans l'au-delà.



là. Il faut, le temps que dure sa vie, se purifier de ses péchés terrestres pour aspirer au paradis. Et pour ce faire, la religion catholique se présente en unique solution. Seul un bon fidèle qui respecte les dogmes peut aspirer au bonheur éternel une fois la vie sur terre consommée. **L'art devient le vecteur de la foi chrétienne et fait office de propagande.**

« Memento mori », « Souviens-toi que tu vas mourir »

« La mort est là, elle te guette » semble chuchoter le crâne presque étouffé sous cet amas d'objet. Ils symbolisent les différents aspects de la vie. Une flûte pour la vie voluptueuse, une couronne et une trompette pour la vie active, qui n'est autre que la guerre et l'exercice du pouvoir à l'époque moderne. Un livre et un document manuscrit symbolisent la vie contemplative. Mais la présence du crâne nous rappelle à notre mortalité et vanité. La fragilité de la vie peut être incarnée dans les vanités par des fleurs séchées, des bulles de savon qui représentent l'homme comme objet éphémère, condamné à disparaître.

Sa mâchoire tremble et claque, « La vie est vaine, tu ne vas nulle part et un jour tu me ressembleras », continue le crâne. Devrais-je éprouver de la peur ? Être prise d'un malaise existentiel ? Me sentir prise au piège, étouffée dans cette course à sens unique ? Pourtant ce tableau m'apaise. Il me rappelle que je vis et il n'y a rien de plus beau précisément parce que je suis mortelle. L'incertitude de ma mort rend ma vie intense et palpitable. Tant que je respire je suis éternelle sans crainte aucune de la mort.

Ici dans le musée des beaux arts de Rennes, devant la représentation de la mort je vis. ■ Kenoc'ha Le Bourhis

Grève à La Poste de Rennes

■ L'effet domino d'un service public déshérité : « La poste anticipate trop loin et trop vite », Sud PTT 14

Depuis début septembre, le site industriel de la Plateforme Industrielle Courrier (PIC) de Rennes se réorganise. La situation rennaise cristallise la logique de rationalisation et d'optimisation des coûts qui bouleverse les conditions de travail des travailleurs et travailleuses, salarié.es ou intérimaires, du centre de tri jusqu'aux facteurs et factrices, de Caen vers Rennes, de piquet de grève hier et là-bas en piquet de grève ici et maintenant, et ainsi de suite...

Une restructuration des PIC du territoire

La poste ce n'est plus le courrier, ou plutôt ça l'est moins. Depuis une quinzaine d'années, le volume des courriers triés par les PIC connaît une baisse structurelle passant de 18 Mrds de lettres en 2008 à 6 Mrds cette année. « La bonne nouvelle c'est qu'on a réussi à faire croître le reste : nous réalisions 22 milliards d'euros de chiffre d'affaires en 2013, 35 milliards d'euros l'année dernière », se félicitait Philippe Whal, PDG de La Poste, dans les lignes de

Ouest-France le 21 septembre dernier. Entendez par là : optimisation, gain de productivité, flexibilité et diversification.

C'est pourquoi, malgré les grèves à l'échelle locale, la PIC de Valence va disparaître en janvier prochain, et ses 116 postes (de travail). C'est pourquoi La Poste a annoncé en juin dernier la fermeture de la PIC de Migné-Auxances (86), et donc la suppression de 252 postes. C'est pourquoi les PIC d'Angers, de Nice, de Guipavas (29), ont déjà disparu, et enfin, c'est pourquoi la PIC de Caen et ses 244 postes n'existent plus. En 2010, il y avait une quarantaine de PIC sur le territoire, et « d'ici 2026, sur les

25 plateformes du territoire, La Poste veut en garder dix », nous dit un journaliste bien informé dans un article du Dauphiné libéré.

Puisque la suppression d'une PIC déplace son activité vers une autre, nous arrivons à une conclusion paradoxale : il y a – et aura – de moins en moins de courrier en transit sur l'ensemble des PIC mais de plus en plus de courrier à traiter dans chacune d'elles.

C'est pourquoi les travailleur.euses de la PIC de Rennes, qui traite désormais les courriers de Basse-Normandie depuis la fermeture du site caennais,

sont actuellement débordé.es et que les syndicats (Fo-Sud-Cgt) appellent à la réouverture de la défunte PIC Normande, qu'ils souhaitaient par ailleurs ne jamais voir fermer. « *La poste anticipe trop loin et trop vite* ».

Un « plan social déguisé » ?

L'évolution des colis est inversement proportionnelle à la baisse des courriers. En d'autres termes, le volume des courriers est en chute libre quand celui des colis a augmenté de 35% entre 2017-2021 (soit 1,7 Mrds de colis distribués en France et à l'étranger en 2021) et « représente 60 % du revenu total des activités de distribution d'objets adressés, pour 17 % de l'ensemble des flux, tous objets confondus » (rapport Arcep). A Valence et à Caen, les PIC sont remplacées par des plateformes Multiflux (PPDC) pour traiter l'augmentation du volume de colis. Elles sont censées accueillir les travailleurs des PIC. Nous avons voulu connaître la trajectoire de ces travailleurs et travailleuses reclassé.es des PIC, et pour certain.es « poussés vers la sortie ». Force Ouvrière-com estime ainsi que la suppression des PIC pour des PPDC représenterait 50% de besoin d'effectifs en moins.

D'après nos différents échanges avec les représentants syndi-

caux de Caen, de Valence et de Rennes, tous s'accordent sur le profil des travailleurs des PIC : ce sont, en grande majorité, des anciens travailleurs de la distribution, éreintés par ce travail, ayant parfois développé incapacités, allant jusqu'à la déclaration d'inaptitudes, mais souhaitant rester à La Poste. Un reclassement vers un poste dans la distribution est inenvisageable pour certain.es salariés des centres de tri.

« *La Poste s'enorgueillit de ne pas faire de licenciement mais, pour moi, la fermeture des PIC pour des PPDC c'est un plan social déguisé* », nous dit Karl Schnederlin délégué syndical CGT à Valence ayant travaillé plus de 20 ans à la PIC. « *C'est simple à la PIC, il y a 110 postes de travail, à la Multiflux il y a en 70, ils font l'économie de 40 postes* », poursuit-il.

« *Les travailleurs l'ont très mal vécu* », nous confie la représentante de SUD PTT 14. Elle nous explique qu'entre 2021 – annonce de la fermeture – et 2023, le nombre de titulaires en poste à la PIC a chuté de plus de 50% (244 à 106), « *Entre temps la direction ne les remplaçait pas et recrutait de plus en plus d'intérimaires, d'emplois précaires. Ils sont plus faciles à jeter parce qu'à la fermeture il n'y a pas besoin de leur trouver une place* ». A la PIC de Caen, d'après le bi-

lan non définitif de Sud PTT 14, il y aurait eu une cinquantaine de départs en retraite « *Ils sont partis par dépit, certains étaient cassés, pour beaucoup ce sont des anciens de la distribution. Ils voulaient rester mais pas dans ces nouvelles conditions. En dehors des ruptures conventionnelles, ou des démissions, on a eu environ une vingtaine de départs anticipés, une trentaine de départs en retraite mais certains espéraient surcroître* ». A celle de Valence qui fermera en janvier 2024, sur les 80 titulaires de la PIC, 58 se sont positionnés sur un poste à la Multiflux « *Les 22 qui sont restés sur le carreau ont été poussés vers la sortie, si la PIC ne fermait pas ils resteraient* ».

Les nouveaux postes à la Multiflux ne sont pas similaires à ceux de la PIC, ce qui pourrait expliquer – en partie – que certains postiers de la PIC jettent l'éponge. Le travail sur machine y est plus soutenu et les horaires différents. « *Une PIC c'est l'usine, ça tourne 24 heures sur 24, avec des équipes de nuit, du matin. A la Multiflux c'est ouvert de 5h à 19h. Les anciens de nuit pour l'instant ils ne dorment plus depuis qu'ils travaillent de jour. La PIC c'était un choix, les nouveaux postes de travail à la Multiflux ça bouleverse l'organisation de leur vie privée, de leur vie de famille* ». La représentante Sud PTT ajoute aussi que la PPDC se situe à 10 km de l'ancienne PIC : « *ce sont des frais et du temps de trajet en*

plus ». A Valence, Karl Schneiderlin insiste sur un point : « à la PIC, on travaillait sur 5 jours, à la PPDC ça va être sur 6 comme les facteurs. On a tous 50/60 ans et 6 jours, on l'a déjà fait à la PIC mais on y avait laissé notre santé. Et notre vie sociale c'était que le dimanche. La proposition des 6 jours ça a permis d'accélérer les départs ».

« A Lyon, ils vont absorber le travail que réalisaient 110 personnes, les camarades de la PIC craignent ce qu'ils vont prendre dans la gueule, il va y avoir des problèmes comme à Rennes c'est inéluctable, ils ont un parc de machines et des murs qui ne sont pas extensibles ». En 2021, à l'annonce de la fermeture, la PIC de Caen traitait 701 000 plis par jour : « ce qui se passe à Rennes ça ne me surprend pas et ça me confirme que la PIC de Caen n'aurait pas dû être fermée ».

Du travail au tripalium : une colère rennaise

A La Poste, les personnels en grève étaient représentés par FO, CGT et SUD ; ce dernier a pris l'habitude de déposer tous les jours un préavis de grève pour protéger les travailleurs dans l'éventualité d'un mouvement social spontané. Les travailleurs et syndicat de la PIC de Rennes ont saisi cette occasion le 21 septembre dernier pour surprendre la direction.

Une initiative courageuse après le mouvement social sur la réforme des retraites : « *ce sont des salariés qui ont lutté tout ce printemps, moi je salue la PIC. Pendant tout le printemps c'est le site où il y a eu le plus de grévistes à La Poste.* » Submergé, c'est le mot, le travailleur coule, courir après le travail c'est une chose, nager en continu dans un torrent besogneux en est une autre.

*« Il y a des collègues qui rentrent chez eux en pleurant », nous raconte une déléguée syndicale de Sud PTT. Même son de cloche pour la CGT : « *oui, il y a trop de boulot, on ne peut pas suivre... Si ce mouvement est né, c'est qu'il y a un ras le bol général depuis un an* », nous dit le délégué syndical. Depuis l'absorption définitive de la Basse Normandie, les travailleurs souffrent. « *On a presque 100% de travail sur machine désormais* », nous explique une travailleuse de la PIC militante de SUD. Le travail sur machine est éreintant pour les postiers. « *Avant la suppression de Caen, les postiers étaient polyvalents et faisaient plusieurs tâches différentes qui activaient plusieurs parties du corps. Maintenant le poste est fixe puisque la direction recrute des intérimaires qui ne sont pas formés aux machines* ».*

Les syndicats réclament depuis 1 an le recrutement de 40 postiers pour faire face à l'augmentation du flux. « *La direction de*

la Poste de Rennes se dit qu'on va passer un cap difficile en 2023 et si ça passe tant mieux. Elle ne change pas de logique, elle maintient des emplois précaires parce que dans 1 an elle n'en aura plus besoin. Ils emploient des intérimaires pour avaler la PIC de Caen pour pouvoir s'en séparer facilement quand le trafic baîssera », analyse le représentant de la CGT.

Au-delà de la fatigue physique, c'est aussi une perte de sens au travail : « *en bout de chaîne, c'est aussi au facteur de gérer le retard. Les postiers de la PIC ont à cœur de bien faire leur travail, on leur enlève cela. Tout s'effondre quand on ne peut pas bien faire son travail, on a le sentiment d'être rien, d'être un moins que rien, c'est aussi pour ça que les travailleurs de la PIC souffrent, ils ont le sentiment d'être nul.* »

« Ce qu'on demande c'est moins de souffrance au travail, des recrutements pour de meilleures conditions de travail et pour ne plus voir des collègues pleurer en sortant de la PIC », conclut le délégué syndical de la CGT.

Ainsi La Poste augmente continuellement la productivité de chaque travailleur, désormais contraint de s'établir à un poste fixe, à la tâche, à quelques gestes répétitifs. La vérité de ce monde ce n'est pas la mort, c'est qu'on meurt volé, disait Louis Guilloux – un écrivain breton.

Logistique absurde

La suppression de la PIC de Caen, dont une majorité de l'activité a été reprise par la PIC de Rennes (Calvados, l'Orne et La Manche), dévoile les capacités acrobatiques de la direction pour gérer la réorganisation du tri de courriers. Les considérations écologiques ne faisaient sans doute pas partie de l'équation.

Avant le courrier de Mamie (qui habite le quartier Maladrerie au Nord-est de Caen), pour souhaiter une bonne année scolaire au petit Enzo (qui fait sa rentrée dans son établissement de secteur au Collège Villey Desmeret, dans le quartier Vaucelle), empruntait un chemin très simple.

Mamie postait son courrier dans la boîte aux lettres la plus proche située au 51 rue Général Moulin, direction Caen. Le courrier arrivait à la PIC de Caen, au

5 rue Nicéphore à Mondeville, à environ 13 kilomètres. Celui-ci, après avoir été traité à la PIC de Caen, arrivait à bon port chez Enzo, soit à 5 kilomètres du centre de tri.

Aujourd'hui, le courrier de mamie – et de toutes les mamies du Calvados, de la Manche et de l'Orne – est traité à la PIC de Rennes, ce qui engendre un surplus d'activités que les travailleurs ne peuvent assumer dans les conditions actuelles. Ainsi, en ce mois de septembre, La Poste aurait mobilisé presque un quart des PIC de France pour limiter le retard accumulé (Tours, Nantes, Paris, Bordeaux, et a priori, Montpellier). En d'autres termes, le courrier posté à Caen parcourt 185 kilomètres pour être acheminé à Rennes. Ne pouvant traiter ce flux, celui-ci part alors en direction d'une autre PIC (110 km pour Nantes – 900 km pour Montpellier), pour ensuite repartir quartier Vaucelle à Caen chez Enzo.

Au minimum, le courrier de Mamie a parcouru environ 370 kilomètres (Caen-Rennes-Caen), au maximum environ 2000 kilomètres (Caen-Rennes-Montpellier-Caen). Avant la suppression de la PIC de Caen, l'acheminement de ce courrier se situait dans une ère géographique de moins de 30 km.

Enzo n'a peut-être toujours pas reçu ses précieux encouragements, et Mamie a potentiellement, sans le savoir, explosé son empreinte carbone en un seul courrier. ■ **Jean L.-G.**

Sources / informations complémentaires ■ Crise à La Poste de Rennes : « *On est submergés de courriers* », *Le Télégramme* ■ On en a marre : « *La Poste débordée, des millions de courriers en retard à Rennes* », *Actu.fr* ■ Grève à La Poste en Ille-et-Vilaine : « *En 32 ans, je n'ai jamais vu un tel foutoir* », *Ouest-France* ■

Résurgence libertaire ?

■ Appréhender l'Époque à l'aune de l'héritage anarchiste

Ce dossier se subdivise en trois volets, publiés chaque mois dans la rubrique [Antithèse]. Le premier volet « L'héritage anarchiste : aux racines de la dissidence » – est paru dans le numéro 10 (septembre 2023) et est accessible sur le site web de L'agrafe.

■ Deuxième volet – Mémoire libertaire : la face cachée de l'Histoire

Le spectre libertaire ne saurait être encapsulé au sein d'un seul et même récit. Il apparaît bien plutôt comme un mouvement souterrain – underground, dirait-on – et protéiforme soumis aux aléas de la tectonique sociale ; une trame de fond intriquée dans l'histoire des peuples, avec tout ce qu'elle recèle de reliefs, de nuances et d'opacité.

Outre son corpus théorique – dont les contours ont été dres-

sés dans le premier volet de ce dossier –, l'anarchisme s'illustre ainsi par des temps forts de l'histoire sociale et porte en lui la mémoire des luttes qui ont galvanisé nos sociétés depuis le milieu du XIX^e siècle. A cet égard, il est moins le fruit du travail de quelques figures intellectuelles et militantes que le légue de foules anonymes ayant, au cours de l'histoire, organisé la résistance face à l'oppression.

Faute de pouvoir les aborder tous – pensons au Congrès de Saint-Imier, à l'épisode Makhnoviste de 1917 ou à la révolution zapatiste – ce texte vous propose de revenir sur quelques-uns des épisodes emblématiques de la mémoire libertaire.

Paris, 1871. Le prototype communard

Au lendemain de la capitulation de Napoléon III face à la Prusse, le gouvernement

d'Adolphe Thiers, craignant une insurrection des Parisiens, tente de désarmer la Garde nationale de ses quelques deux cent vingt-sept canons. Concomitamment, le siège de l'Assemblée nationale est déplacé à Versailles, exacerbant le climat de défiance qui flottait dans l'atmosphère francilienne. Le 18 mars 1871, la Commune de Paris est proclamée par le peuple insurgé, auquel s'est ralliée une partie de l'infanterie.

Au cours des soixante-treize jours d'existence de la Commune, violemment réprimée par les Versaillais – épisode que l'Histoire retiendra sous le nom de « Semaine sanglante » –, sont ainsi proclamées : la séparation de l'Eglise et de l'Etat ; la réquisition des logements vacants et des ateliers manufacturiers abandonnés par leurs propriétaires ; la suppression des amendes et des retenues sur salaire ou encore la création d'orphelinats (Jourdain, 2020 : 48). Les symboles de l'ordre ancien sont renversés, les cadastres brûlés. En outre, les communards organisent l'élection d'une Assemblée municipale dont les membres seront responsables, révocables et soumis au mandat impératif. Le régime représentatif est donc maintenu, mais les modalités de sa mise en œuvre expriment

une volonté de tendre vers la démocratie directe.

Si la Commune de Paris n'est pas à proprement parler anarchiste – les insurgés comptant davantage de blanquistes que de prud'homiens – elle résonne pour autant auprès des partisans comme une ébauche historique : « **En s'attaquant à la fois au régime propriétaire, à la religion et à l'Etat, la Commune tentait de mettre en pratique pour la première fois à grande échelle les principes anarchistes** » (Ibid.).

1880-1914. La propagande par le fait

La « propagande par le fait » est un épisode de l'histoire libertaire marqué par une stratégie de lutte. Elle prend racine dans l'idée que la seule propagande théorique ne peut conduire à la révolution sociale, devant être complétée d'actions spectaculaire dont la médiatisation diffuserait les idées et le projet anarchistes. **A ses débuts, la « propagande par le fait » se veut exclusivement symbolique** : ses adeptes s'attaquent aux symboles de la domination, mais se refusent à la violence envers les personnes. Ainsi, en 1877, deux militants anarchistes – Carlo Cafiero et Errico Malatesta – mènent une insurrection dans le Bénévent,

en Italie, au cours de laquelle ils brûlent les actes de propriété et proclament l'autonomie des villages de Letino et Gallo.

Mais suite à l'assassinat du tsar Alexandre II par les nihilistes en 1881 – et à la répression sanglante qui s'en suivit –, **un changement de paradigme s'opère dans les rangs anarchistes : tous les moyens sont bons pour mener la révolution**. Des figures du mouvement, à l'instar de Pierre Kropotkin, se disent favorables à l'action violente, voire au terrorisme. S'ensuit une vague d'assassinats et autres dynamitage, parmi lesquels figurent le meurtre du Président de la IIIe République Sadi Carnot en 1894, de même que les multiples méfaits perpétrés par la Bande à Bonnot au début du XX^e.

Les attaques se multiplient, débraient la chronique et secouent les hautes sphères, qui contre-attaquent aussitôt par la promulgation des **« Lois scélérates »**. Celles-ci déploient un arsenal répressif qui prévoit notamment l'encadrement de la presse (contre l'apologie du crime), la poursuite de tout individu lié au mouvement libertaire, ainsi que le renforcement du dispositif policier et des techniques de fichage. « Loin d'affaiblir l'Etat par leurs actions, les terroristes anarchistes renforcent son appareil répressif. Les masses en pâtissent

et rejettent de tels actes. Le mouvement anarchiste, qui a constaté que même l'assassinat d'un Président ne faisait pas vaciller l'Etat, au contraire, abandonne peu à peu la propagande par le fait entendu comme terrorisme pour se tourner vers des moyens de lutte qui intéressent directement les travailleurs » (Jourdain, 2020 : 72).



Crédits : Yuna

L'anarcho-syndicalisme, ou l'institutionnalisation

Le traumatisme de la Semaine sanglante et la parenthèse terroriste ont affaibli et déstructuré le mouvement libertaire. Aussi, sous l'impulsion de quelques militants chevronnés comme Ferdinand Pelloutier, est rédigée en 1906 la Charte d'Amiens, qui fixe les principes fondateurs du syndicalisme révolutionnaire – ou anarcho-syndicalisme. Ce-

lui-ci consiste en **une organisation horizontale et déliée des partis politiques, rompant avec la stratégie réformiste** : « Nous n'avons pas seulement en vue de préparer une révolution qui soit une simple transmission de pouvoir. Nous voulons habituer le prolétariat à se passer de gouvernants. Nous devons donc conseiller, instruire, mais non diriger » (Pelloutier in Jourdain, 2020 : 68).

C'est donc au tournant du XX^e siècle que naissent, dans une perspective révolutionnaire, la Confédération Générale du

Travail (CGT) et les « Bourses du travail » – ou « Maisons du peuple ». Ces infrastructures, mises à disposition par les municipalités, constituaient alors le centre névralgique des luttes sociales : les travailleurs pouvaient y suivre des cours du soir, assister à des conférences, participer à l'organisation des actions à venir... Car, au sein des bourses du travail – pour la plupart d'inspiration anarchiste –, on privilégie l'action directe : « agir par soi-même, ne compter que sur soi-même, voilà ce qu'est l'action directe » (Monatte et Malatesta in Jourdain, 2020 : 69). Parmi les tactiques afférentes, on trouve le sabotage, qui vise à paralyser la machine productive, mais surtout la grève générale, une arme à double-tranchant : ce n'est « pas tant à cesser le travail qu'il faut inviter les ouvriers [sécession qui pénaliserait les travailleurs en premier chef – *ndlr*] ; c'est bien plutôt à le continuer pour leur propre compte » (*Ibid.*).



Espagne, 1936. Quand l'anarchisme prend corps

En 1936, suite à la victoire du Front Populaire aux élections républicaines espagnoles, les phalangistes (un mouvement fascistes héritier de la dictature imposée treize ans auparavant

par Primo de Rivera) organisent un coup d'état, manœuvrés par le général Franco et secondés par les militaires. Sous l'égide de la Confédération Nationale des Travailleurs (CNT), syndicat majoritaire de tendance révolutionnaire, le peuple espagnol se soulève et organise la lutte armée contre le pouvoir fasciste auto-proclamé – la République ne disposant plus de sa propre armée. Elle reprend ainsi une partie du territoire espagnol, en dépit de la fronde des communistes qui, sur ordre de Moscou, déclenchent une « guerre civile dans la guerre civile » en vue de phagocytter l'entreprise libertaire.

Dans les zones contrôlées par les insurgés, on assiste à la réquisition de nombreuses branches de l'industrie – comme celles du bois ou de la métallurgie –, ainsi qu'à la collectivisation des propriétés foncières. **Une grande partie des ressources économiques contrôlées par les révolutionnaires est ainsi placée sous le régime de l'autogestion, conjuguant économie et égalité.** Les communes autonomes se coordonnent par l'intermédiaire des syndicats et, lorsque la situation géo-économique le permet, la monnaie est abolie. Dans les autres cas, elle est convertie en bons donnant accès aux produits de première nécessité. De la même manière,

« selon les principes du com-

munisme libertaire "à chacun selon ses besoins", le salaire n'est plus corrélé au travail fourni, mais aux besoins de la famille du producteur » (Jourdain, 2020 : 61). Les services collectifs sont quant à eux placés sous le régime de gratuité.

A l'instar de la Commune de Paris, la révolution espagnole n'est pas portée exclusivement par des militants anarchistes. Du paysan catholique à l'ouvrier apolitique, la révolte se veut féderatrice. Mais ce sont bel et bien les principes du communisme libertaire, inspiré entre autres par Pierre Kropotkine, qui guident l'action des insurgés et érigent leur soulèvement en symbole du mouvement à l'international. Parmi les soutiens à l'insurrection espagnole, l'on compte notamment George Orwell, qui se rendra sur place pour combattre aux côtés des révolutionnaires, Emma Goldman ou encore Pablo Picasso (Ramonet, 2016). Plus tard, Albert Camus insistera à son tour sur l'empreinte qu'a laissé cet épisode dans l'histoire des luttes sociales.

« La collectivisation lors de la révolution espagnole selon les principes libertaires a concerné environ 2 millions de personnes et demeure l'expérience de référence du mouvement anarchiste » (*Ibid.*).

Des deux conflits mondiaux qui ont déchiré le monde dans la première moitié du XX^e siècle, les forces anarchistes ressortiront mutilées, réduites à peau de chagrin. Depuis 1945 et les Trente Glorieuses, la Guerre Froide et l'avènement du néolibéralisme, leur pensée n'a jamais retrouvé la résonnance qui était sienne au temps du capitalisme d'usine et des impérialismes décomplexés. Pourtant, face à l'impasse des modèles occidentaux et à l'affondrement des milieux, la lecture libertaire fait écho aux maux de l'Époque et contribue à dissiper « le silence déraisonnable du monde »¹...

■ **Mattéo Bacro.**

■ Retrouvez le troisième et dernier volet de ce dossier – « Une lecture libertaire en prise avec l'Époque » – dans le numéro du mois prochain, rubrique [Antithèse].

■ Sources : Ramonet, T. (2016). *Ni dieu ni maître* (Temps Noir, Arte Editions). ■ Pelletier, P. (2013). *Anarchisme, vent debout !* (édition Le Cavalier Bleu) ■ Jourdain, E. (2020). *L'anarchisme* (édition La Découverte).

¹. Formule empruntée à Albert Camus (Le Mythe de Sisyphe, 1942)

Succincte introduction au lesbianisme politique

« Le privé est politique », est l'un des adages des féministes des années 70. Nous savons par le biais des études sociologiques que chaque choix individuel est souvent soumis à des conditionnements collectifs et est donc en ce sens politique. Alors que les relations non hétérosexuelles sont de plus en plus visibilisées, et ainsi introduites dans l'environnement public, elles n'ont pas perdu pour autant leur pouvoir subversif. C'est le cas du lesbianisme, qui est le plus souvent appelé dans le milieu militant lesbianisme politique.

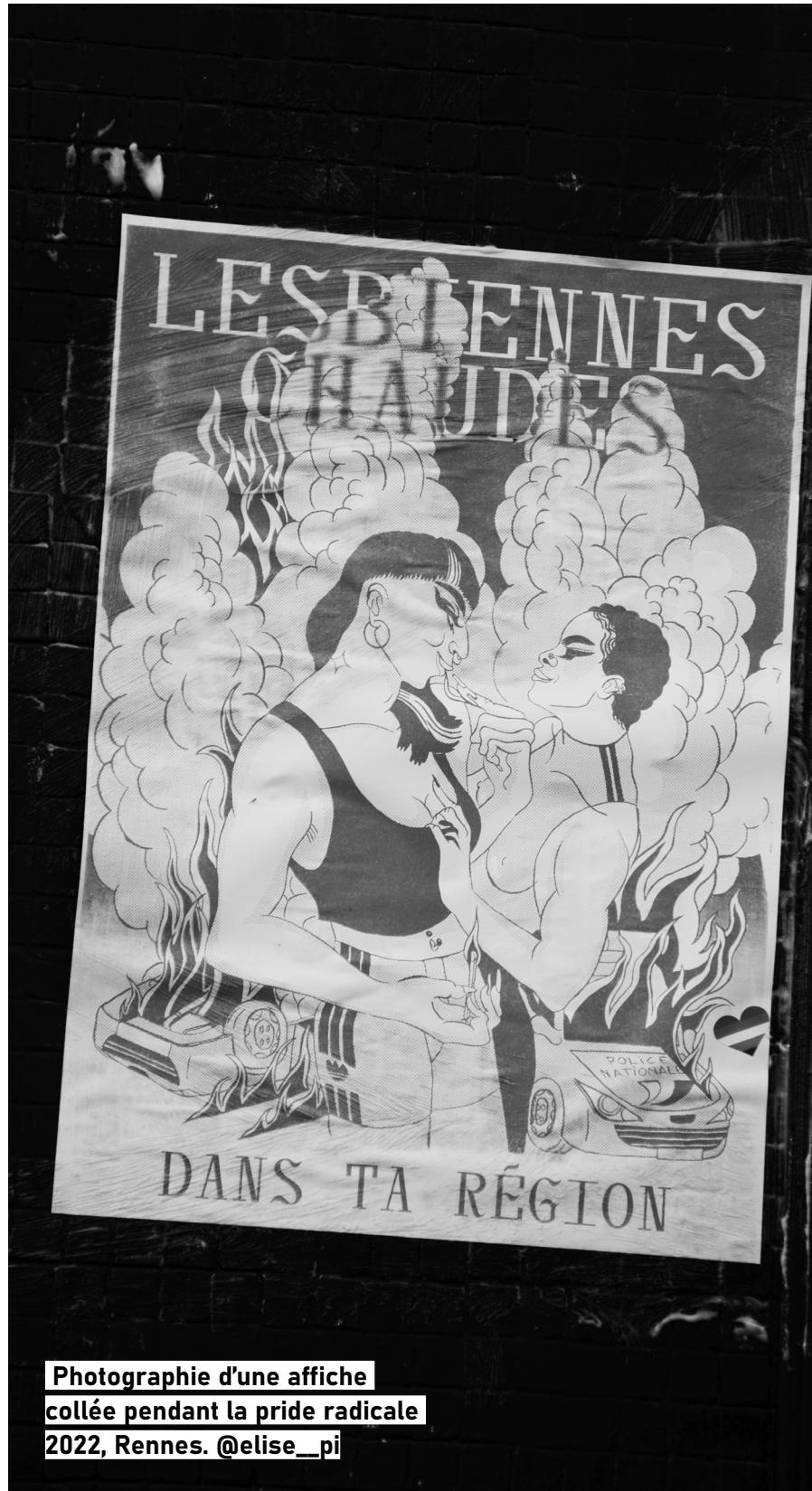
Par la dénomination « lesbianisme politique », beaucoup penseront à un oxymore, du fait d'intégrer l'identité sexuelle d'une personne à une dimension politique. Alors que le combat pour faire admettre la légitimité du lesbianisme continue, il est couramment admis dans l'imaginaire collectif que notre préférence sexuelle pour un ou plusieurs genres se joue à la naissance. Cet argument est parfois assumé par les personnes concernées, s'étant toujours considérées comme lesbiennes ; ce ressenti est alors intellectualisé comme quelque chose allant de soi au niveau individuel, ne voyant pas forcément la nécessité de se reconnaître comme lesbienne politique. Pour autant, **notre identité quelle qu'elle soit, reste ancrée dans une réalité politique et sociale**, où le lesbianisme est encore vu comme une transgres-

sion à la norme hétérosexuelle.

« Que l'orientation du désir soit définie naturellement ou non, la possibilité d'affirmer une identité homosexuelle est le résultat d'un processus de construction, tant au niveau social qu'individuel. Plus précisément, l'identité est fabriquée à l'échelle individuelle à partir de représentations qui ont elles-mêmes émergé dans des contextes sociaux et historiques précis. »

Se revendiquer du lesbianisme politique peut être compris comme un moyen d'échapper à l'échelle individuelle au système patriarcal dont découle l'hétérosexualité. Si cette revendication est aujourd'hui liée à une position féministe, cela n'a pas toujours été le cas. Ce concept, qui est d'ailleurs davantage une pratique, a été théorisé en France par la féministe lesbienne Monique Wittig. Alors qu'elle fait partie des pionnières du mouve-

ment des femmes dans les années 70, sa position en tant que lesbienne est invisibilisée par les féministes hétérosexuelle de l'époque. Cela s'explique par une vision différenciée de lutte contre le système patriarcal. Les féministes hétérosexuelles s'attaquent d'abord à l'inégalité des genres liée dans la sphère publique aux droits salariaux et, dans la sphère domestique, à la répartition des tâches domestiques. En résumé, les féministes hétérosexuelles s'attaquent davantage au système de l'intérieur - remettant parfois peu en question le système hétérosexuel où se jouent des rapports de pouvoirs, alors que les féministes lesbiennes préfèrent lutter contre le patriarcat en s'extrayant du marché hétérosexuel. **Monique Wittig écrit dans « La pensée Straight » que ce qui définit une femme est une relation particulière à un homme.** C'est en ce sens que nous avons retenu la célèbre expression **« Les lesbiennes ne sont pas des femmes ».** Les lesbiennes ne vivant pas une relation romantique et sexuelle avec des hommes sont alors en dehors des systèmes de pensée et économiques hétérosexuels. La bi-catégorisation des hommes et des femmes est donc produite selon son propos à travers la relation hétérosexuelle. L'hétérosexualité en ce sens n'est pas comprise comme une préférence sexuelle et donc comme



un choix apolitique, mais au contraire comme un régime, une institution politique qui organise la différence inégalitaire des genres. Cette approche est ainsi vivement critiquée par les féministes du MLF voyant dans cette revendication une scission de la classe femme qui pourrait ainsi nuire à l'avancée de la lutte féministe.

D'autres comme Judith Butler ont également discuté du lesbianisme radical en lien avec une approche queer des relations romantiques. Sa théorie s'appuie sur une déconstruction de la bi-catégorisation des genres et non une abolition comme Monique Wittig. L'idée de son approche est que le fait de jouer avec les normes de genre permettrait de brouiller les repères normés et ainsi de contrer les rapports de pouvoir patriarcaux et hétérosexuels de l'intérieur, car selon iel nous ne sortons jamais vraiment du pouvoir, mais nous pouvons l'utiliser.

Les féministes d'aujourd'hui se sont ainsi emparées de l'héritage de leur aïeule en s'intéressant aux théories lesbiennes et/ou en se revendiquant elles-

mêmes lesbiennes politiques. Il est alors aujourd'hui commun de voir pendant les manifestations féministes des pancartes avec la mention « Bravo les lesbiennes ».

Cependant, si le lesbianisme a gagné du terrain au sein de la lutte féministe, cette identité reste encore critiquée dans la sphère publique. Au-delà de la critique, les lesbiennes sont le plus souvent invisibilisées dans les débats politiques et l'espace public de manière générale. Cela se manifeste de différentes manières, allant du reproche adressé à Alice Coffin, journaliste ouvertement lesbienne, de traiter des questions liées à la PMA sous couvert de manque de neutralité journalistique ; à la loi bioéthique - donnant le droit aux femmes de construire une famille sans l'approbation d'un homme - qui a connu moultes débats au niveau de l'Etat ; à une invisibilisation des femmes lesbiennes dans les structures de pouvoir, ou encore une invisibilisation de ces dernières dans les représentations culturelles qui ne donnent encore que peu de place à une identification sexuelle non-hétérosexuelle.

Si les personnes lesbiennes n'échappent pas totalement à l'ordre patriarchal comme le supposait Monique Wittig, autant dans la sphère privée que public, il est d'autant plus nécessaire de reconnaître à cette identité sa dimension politique afin de faire valoir les droits des personnes lesbiennes dans n'importe quel milieu et n'importe quel domaine.

■ **Élise Pinot**

Sources : L'identité lesbienne entre nature et construction, Anne Revillard, Revue du MAUSS, 2002, p-169 à 182 1

■ « *Être lesbienne politique, c'est prouver qu'on n'a pas besoin des hommes, nulle part, qu'une vie sans eux est possible.* » Maëlle Le Corre, 26 avril 2022 , Mademoizelle ■ « *Le Corps lesbien* » de Monique Wittig : le lesbianisme est politique, Célia Mebroukine, 28 mai 2023, Médiapart ■ Monique Wittig (ou le lesbianisme intraduisible), Katherine Costello, Ilana Eloit, 24 mai 2021, Dictionnaire du genre en traduction ■ Le féminisme lesbien, avec Ilana Eloit, Sophie Peroy Gay, 24 avril 2021, Radio Parleur ■ Nouvelles Questions Féministes , Mars 1981, No. 1, La Contrainte à l'hétérosexualité (Mars 1981), pp. 15-43

Kungen och Presidenten (och jag)

I skrivande stund har jag varit i Rennes två veckor och har redan börjat samla kulturkrockar på hög. När jag skulle ta farväl av min hyresvärd kramade jag om henne innan jag insåg att hon hade tänkt kindpussas. Ingen annanstans har jag identifierat mig så mycket med min nationalitet som här.

Jag undrar ifall Macron kommer att uppleva något liknande under sitt statsbesök i Sverige 24-25 oktober. I mötet mellan Kungen och presidenten blir de symboliska skillnaderna mellan fransk och svensk tydliga. Det måste verka otroligt konstigt för en medborgare av femte

republiken att Mr. Sverige valdes ut som bebis för att tjäna landet på livstid. Principen med en president är delvis att visa att du kan bli vad du vill. Dessutom får man inte glömma att Macron har gjort karriär på sina politiska åsikter och därfor är fruktansvärt kontroversiell. Den svenska kungen uttrycker aldrig en politisk åsikt, har inget läshuvud och är inte heller en bra retoriker (Kungen och Jag, 2023). Därmed är Kungen mer folklig än Macron, men samtidigt aldrig "vanlig". Kungen är alltid kung, Macron kommer att bytas ut i nästa val.

Trots dessa funderingar har jag

svårt att föreställa mig att det under deras möte skulle förekomma några djupa samtal om självbild. Men man kan resonera kring vad de egentligen symbolisera. Stabilitet, stoicism och tradition möter revolution, kontrovers och individens frihet. Oavsett så kommer dessa två statschefer inte ha något problem med att säga hejdå. Ska vi kramas ? Kindpussas ? Skaka hand ? Det kan staben lösa. ■ Elisabeth Tham

Le Roi et le Président (et moi)

Au moment où j'écris ces lignes, je suis à Rennes depuis deux semaines et j'ai déjà commencé à collectionner des chocs culturels. L'autre jour, j'ai serré ma propriétaire dans mes bras pour dire au revoir, avant de réaliser qu'elle avait l'intention de faire la bise. Je ne me suis jamais identifié autant avec ma nationalité qu'ici.

Je me demande si le président Macron aura la même expérience pendant sa visite d'État en Suède le 24 et 25 octobre. La rencontre entre le Roi et le président montrera les différences symboliques entre les français et les suédois. Il peut paraître incroyablement

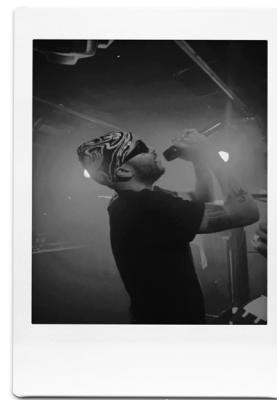
étrange à un citoyen de la Cinquième République que M. La Suède est depuis son enfance destiné à servir son pays. D'avoir un président s'agit d'avoir un symbole pour montrer que vous pouvez devenir ce que vous voulez. En plus, Macron a fait carrière de ses opinions politiques et par conséquent, il est controversé. Le roi suédois n'exprime jamais d'opinion et il n'est ni un lecteur, ni un bon orateur (Kungen och Jag, 2023). Donc, le Roi est plus populaire que Macron, et en même temps, il n'est jamais « ordinaire ». Le Roi est toujours roi, Macron sera remplacé aux prochaines élections.

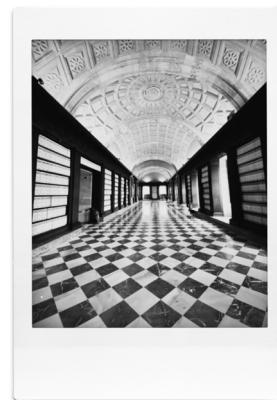
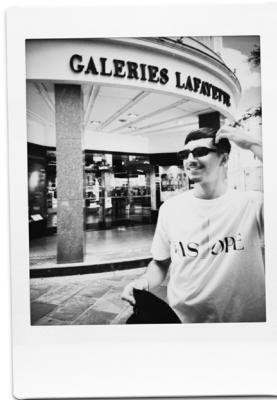
Même si ces pensées me traquent, je ne crois pas à une conversation approfondie sur l'image de soi-même entre ces deux hommes. De toute façon, on peut s'imaginer ce qu'ils symbolisent. La stabilité, le stoïcisme et la tradition rencontrent la révolution, la controverse et la liberté de l'individu. Quoi qu'il en soit, ces deux chefs d'État n'auront pas de souci à savoir comment se dire au revoir. On s'embrasse ? Fait la bise ? Serre la main ? Le personnel peut résoudre ce problème. ■ Elisabeth Tham

SOUVENIRS

« But the future does not depend on
What happened in your past
Some shit does not look good until
It's all done and finished
And I'll break it down for you if
You still don't understand
There's no one that's controlling you
make all your own plans »

Comfort zone - Yot Club (2019)







@egg.eyes.graphicstudio



lagrafejournal@protonmail.com



@lagrafejournal



lagrafejournal.com



Local B302